

Vogt, d'une façon régulière, Charles Cross, les peintres Louis Montégut et Van Muyden, le Dr Jaquin, Emile Ratez, plus tard directeur du conservatoire de Lille, Raoul Dumon, en littérature Raoul Minhar, un des premiers collaborateurs du futur *Mercure de France*, le poète Alfred Poussin dont Vogt paya une édition des *Versiculets*, Camille Piton, Jacquemin et M^{me} Jeanne Jacquemin, Metcalf, correspondant de journaux anglais, plus tard établi cabaretier au coin des rues de l'Echaudé et Bourbon-le-Château, le prince Goudacheff, qui devait devenir ministre ou ambassadeur de Russie quelque part, le sculpteur Carriès, Louis Marsolleau, Georges Lorin. Quelques-uns des représentants de l'ancien groupe, comme Arène, Harpignies ou Cazin y reparaissaient quelquefois. Une fois par semaine, on disait des vers. La réunion s'augmentait alors d'Albert Samain, Moréas, Alfred Vallette, Louis Dumur, Edouard Dabus, Paul Morisse. William Vogt y répandait sa belle humeur, ses mots truculents, et préparait à loisir les pages qu'il devait réunir quelques années plus tard, sous le titre de *l'Altère Confession*, aux éditions de la Plume.

Rentré à Genève vers 1892, il y devint secrétaire de la rédaction du *Genevois*, sous Favon, et se mit à faire de la politique, publiant un grand nombre de brochures virulentes, créant ou plutôt ressuscitant l'antique parti des Libertins, guerroyant contre les « mômiers » et les francs-maçons, publiant le journal satirique *la Goutte* et se faisant élire au Grand Conseil où il siégea de 1898 à 1902.

Parmi les nombreuses œuvres de William Vogt, citons avant tout le beau livre qu'il a consacré à son père sous le titre : *La vie d'un homme : Carl Vogt*; puis, *l'Inéluctable*, drame, *Un escroc de haut vol*, *Le péril maçonnique en Suisse*, *Calvinopolis*, *Sexe faible*, *Catalogue des francs-maçons suisses*, près d'une trentaine de *Pamphlets genevois* sur toutes sortes de sujets, politiques, littéraires, artistiques, où il ne craignait pas d'attaquer les idées les plus reçues et les personnages les plus influents dans la bonne ville de « Calvinopolis ».

L'attitude de Vogt, citoyen suisse et neutre, pendant la guerre, fut tout à fait courageuse et digne d'admiration. L'un des premiers, sinon le premier, il protesta violemment contre la germanophilie de la Suisse alémanique et la politique du Conseil fédéral. Il eut l'honneur, dès août 1914, d'avoir une brochure saisie et d'être même personnellement arrêté et détenu pendant quatre heures. Il a publié pendant la guerre un volume sur *la Suisse allemande en août 1914* (à Paris; l'ouvrage a été interdit en Suisse), trois *Pamphlets parisiens*, dont un sur Romain Rolland, et un volume, publié en cinq fascicules, intitulé *Bismarck, bronze imposteur*, contenant des points de vue ingénieux sur l'histoire du chancelier de fer.

Avec William Vogt, c'est un esprit original, un écrivain pittoresque, un honnête homme et un noble cœur qui s'en va, en même temps qu'un type curieux de notre époque.

§

A propos de la radiotélégraphie indigène.

A Monsieur le directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

A la suite des échos relatifs à la « radiotélégraphie indigène », parus

dans les numéros du *Mercur de France* du 16 juin et 16 juillet, voulez-vous me permettre d'apporter ma modeste contribution à la solution de ce curieux problème ?

M. Pierre Daye, de l'armée coloniale belge, a très justement noté que c'étaient les tams-tams indigènes qui servaient d'instruments à cette « radiotélégraphie » ; mais je ne saurais être de son avis quand il suppose que « le code employé consiste sans doute en une sorte de primitif alphabet Morse qui permet d'exprimer les mots et les idées essentielles ».

Il est tout à fait impossible, à mon avis, pour les Noirs de l'A. O. F., tout au moins, — et je crois pouvoir en inférer à ceux du Congo, — d'épeler lettre à lettre des mots, et mot à mot des phrases, pour la raison qu'ils ne savent pas écrire. Les quelques rares exceptions constituées par les élèves des écoles européennes ou koraniques ne peuvent entrer en ligne de compte, d'abord parce que cette rapide propagation des nouvelles se fait dans la brousse peuplée d'illettrés, et aussi parce que ces élèves n'apprennent à écrire qu'une langue européenne ou l'arabe, et qu'ils ne sauraient figurer graphiquement que très approximativement leur propre langue indigène, à telle enseigne que j'ai eu la preuve qu'une lettre écrite en mossi avec des caractères latins, par un Noir, ne restait à peu près compréhensible que pour son auteur seul.

Mais les vrais coloniaux de la brousse, les chasseurs et ceux qui l'ont parcourue seuls, sans compagnie d'autre Blanc, arrivent vite à connaître ce que signifient les cris différents d'un même fauve, à commencer par l'hyène et le lion, dont les rugissements sont les plus coutumiers et leur étude de différenciation la plus facile. De même, on apprend vite la signification générale des différents battements de tam-tam. Sans doute, l'Européen n'a guère la facilité de connaître cette signification que de façon très grossière ; battements d'allégresse ou de deuil, avec leurs diversités, deuils de chef de case, notable, femme, par exemple ; battements du travail de la récolte ou du travail de la route, du travail de coutume indigène ou du travail commandé par le Blanc ; battements religieux d'incantation ou d'obséquation ; etc. M. Pierre Daye note qu'il a vu des chefs de province signifier au moyen du tam-tam à des villages éloignés d'apporter des vivres ; il aurait pu encore noter que, ce faisant, le griot ou le frappeur de tam-tam pouvait se faire comprendre de tel ou tel village particulier.

J'ai eu, quant à moi, la preuve, au cours de nombreuses confections de routes et de ponts, que les tambourinaires, en changeant simplement le rythme, l'intensité, la cadence du frappement, savaient signifier différentes choses et s'adresser, parmi la foule des travailleurs, non seulement tantôt aux hommes, tantôt aux femmes, non seulement à ceux de tel ou tel village, mais encore à ceux de telle famille, telle case déterminée. Davantage : il m'a semblé que les travailleurs piochant la terre de leurs dabas, rythmant leurs coups par des séries de cris *inarticulés*, répondaient en quelque sorte aux tambourinaires, entretenaient, si l'on peut ainsi dire, une espèce de très primitive conversation avec eux, *en langue tam-tam*.

Il faut savoir, en effet, que le rythme et ce qui m'a semblé la signification de ces cris *inarticulés* n'étaient pas constitués par les cris seuls, mais par l'union, à l'accompagnement ou à contretemps, des cris et des coups de pioches et des battements de mains pendant que le daba est jeté en l'air ; il

faut savoir encore que ces cris ne sont jamais proférés par le même homme seul, mais successivement par plusieurs hommes, à la manière dont pourrait opérer un groupe d'orateurs prononçant, à eux tous, une seule phrase dont chacun d'eux articulerait, successivement, un mot ou deux.

Les tams-tams semblaient dire : Allons, plus vite ! courage ! vous aurez de pleines calebasses de mil ; travaillez, arrêtez, recommencez... Les travailleurs répondaient : Nous avons beaucoup de peine ; nous avons beaucoup de force ; nous sommes joyeux ; nous sommes fatigués... Les tam-tams disaient cela par frappements forts ou légers, lents ou rapides, précipités, syncopés, crescendo, andante, à l'unisson ou à contretemps ; les travailleurs répondaient par cris, coups de pioche, battements de main, *en langue tam-tam*.

Cette longue explication tend à montrer, aussi clairement que je puis et que la chose en est susceptible, que la propagation des nouvelles par tam-tams ne se fait pas par épellation de mots, ni par traduction de phrases usuelles, mais par signification idéologique non transcribable.

On en trouverait peut-être une lointaine équivalence dans le langage des fauves (je ne dirai pas des animaux domestiques) ; une sorte d'explication dans l'arabe parlé, le *hassania* des Maures, intraduisible intégralement en arabe littéral, incompréhensible à un lettré ne connaissant que l'*arabia* et qui sont comme deux langues développées côte à côte dans une même langue. On en trouverait encore une analogie très proche, me semble-t-il, dans le mode musical des joueurs de balafon — mode qui pourrait bien être celui de la musique primitive, — un seul joueur de balafon, malgré que son instrument donne la gamme complète, m'ayant paru incapable de constituer une phrase musicale entière ; il faut plusieurs instrumentistes ensemble pour y arriver par orchestration.

Ainsi les Noirs auraient une langue très rudimentairement musicale, une langue tam-tam, qui ne serait pas une expression figurative de mots suivant un code quelconque, mais une sorte de deuxième langage pratiqué depuis des siècles et des siècles, et que les enfants apprendraient en même temps que leur langue maternelle, séparément (les tam-tams ne battent-ils pas presque constamment, à tout propos ?), une langue presque impersonnelle, presque universelle, par le fait que le son du tam-tam domine la brousse à de très grandes distances, sans obstacles, tandis que la voix maternelle reste confinée au dougou, au village, dans le petit cercle où les gens de même race ont pu sans danger aller et venir.

Les nouvelles transportées par ce que l'on a appelé : « radiotélégraphie indigène », et qu'il serait plus juste, à mon sens, de nommer : « radiotéléphonie nègre », ne sont pas fort compliquées : annonce de victoires ou défaites, mouvements de troupes, chiffre de morts, nécessités ou accidents de la vie coutumière... Le langage tam-tam est, je crois, capable d'exprimer tout cela et des choses plus précises, plus difficiles.

Agréer, je vous prie, Monsieur le directeur, mes très distinguées civilités.

K. F. H.

§

Le cèdre de M. Anatole France. — Dans le jardin qui entoure la riche et ancienne demeure seigneuriale que M. Anatole France a acquise